



Cahiers de la Méditerranée

69 | 2004

Être marginal en Méditerranée (XVI^e - XXI^e siècle)

Des marginaux de luxe : les rastaquouères sur la Côte d'Azur au début du XX^e siècle

Ralph Schor



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/809>

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2004

Pagination : 199-212

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Ralph Schor, « Des marginaux de luxe : les rastaquouères sur la Côte d'Azur au début du XX^e siècle », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 69 | 2004, mis en ligne le 10 mai 2006, consulté le 30 avril 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/809>

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© Tous droits réservés

Des marginaux de luxe : les rastaquouères sur la Côte d'Azur au début du XX^e siècle

Ralph Schor

- 1 Le *Guide Bleu* de 1888 présente Nice en ces termes :
« Comme toutes les villes de saison, Nice est le champ de manœuvres d'un tas de scélérats en habit noir. Les noms ronflants cachent bien souvent des rastaquouères de la plus belle espèce »¹.
- 2 Dans une de ses lettres, l'écrivain Jean Lorrain évoque à propos de la Côte d'Azur « les grands fauves de la Rastaquouéropolis »². Dans son roman *Le Crime des riches*, il précise :
« O Riviera, Riviera, bleu paradis des rastaquouères et des déséquilibrés, les faux nez y fleurissent encore plus que le mimosa, les faux nez et les faux noms et les faux titres. Cela nous vient en traversant la Var, ce Rubicon des Alpes-Maritimes »³.
- 3 Le mot rastaquouère, aujourd'hui vieilli, vient de l'espagnol d'Amérique *rastracuero*, « traîne cuir », sobriquet donné aux nouveaux enrichis grâce au commerce du cuir. En France, à la Belle Époque, le terme s'appliqua à de jeunes ambitieux aspirant à une vie oisive et luxueuse, ou ayant réussi à s'assurer une telle existence, sans que les moyens conduisant au succès fussent en accord avec la morale courante.
- 4 En fait, il s'agissait de jeunes hommes dépourvus de fortune et dotés d'un physique avantageux. Ils fréquentaient les salons et les lieux de plaisir, se montraient empressés auprès des riches héritières, même disgraciées par la nature, des dames mûres et fortunées, des messieurs aisés recherchant les compagnies masculines. Dans d'autres cas, c'étaient les riches esseulées qui jetaient leur dévolu sur des jeunes gens qui, jusque-là, n'avaient pas forcément pensé à entamer une carrière de rastaquouère. De nos jours, le terme le plus proche serait « gigolo ».
- 5 Si les demi-mondaines, les Liane de Pougy, Emilienne d'Alençon et autres Belle Otéro, ont inspiré de nombreuses pages et même des biographies, les garçons entretenus sont davantage restés dans l'ombre, peut-être parce que la liberté de l'homme faisant vivre

luxueusement une maîtresse est davantage acceptée que celle des femmes s'abandonnant tendrement à un sigisbée. On trouve là une première forme de marginalisation du rastaquouère. Mais la mise à l'écart traduisait aussi à travers le regard que la société posait sur les jeunes concernés.

- 6 L'étude du rastaquouérisme se révèle délicate en raison de la pauvreté des sources. Elle peut cependant être tentée sur la Côte d'Azur où la venue de très riches hivernants avides de plaisir faisait parallèlement affluer de nombreux jeunes espérant recueillir des miettes de luxe. Dans les archives se trouvent quelques dossiers qui permettent de cerner des cas bien réels. A ces documents s'ajoutent les textes laissés par les chroniqueurs de l'époque, les auteurs de guides touristiques et surtout les écrivains. Parmi ceux-ci se détache Jean Lorrain, entouré d'une réputation sulfureuse, hivernant fidèle de la Côte d'Azur et hôte définitif de Nice de 1900 à sa mort, observateur acéré de toutes les turpitudes, censeur cynique de certains comportements auxquels il ne dédaignait pas de parfois s'abandonner lui-même.
- 7 La documentation permet de reconstituer avec précision le parcours de deux jeunes hommes qui prirent des chemins analogues au début, mais acquirent à la longue un statut social opposé.
- 8 La police et la justice françaises s'intéressèrent longuement, entre 1919 et 1924, à un certain comte Léon de Miléant au sujet duquel fut ouvert un dossier consistant. Cet homme, aux origines obscures, issu d'une modeste famille russe ou grecque immigrée en Russie, était né à Miliantowska, en Crimée, le 18 décembre 1878. Il avait exercé de nombreux métiers peu lucratifs. Sa jeunesse, à en croire la police, avait été « *tapageuse* » et il s'était montré « *très ambitieux et sans scrupules* ». ' Il fit la connaissance à Odessa d'une jeune et riche héritière, Olga Wassilieff, « *laide, petite et contrefaite* » '. Il la séduisit, l'enleva et l'épousa. Le couple adopta quatre enfants à l'Office des enfants assistés de Moscou.
- 9 A la fin de 1904, la famille s'établit dans les environs de Genève où Olga possédait une belle propriété, le château des Charmilles. Puis, vers 1909 ou 1910, celui qui se faisait appeler comte de Miléant ou Miléhant, nom à peine déformé de sa ville natale, vint à Nice avec femme et enfants, acheta un vaste domaine à Fabron, y fit construire un château et se mit à y donner de fastueuses réceptions. Le comte, très généreux, acquit une réputation de philanthrope par les dons faits à ses domestiques et aux Russes de passage qui étaient nombreux à le solliciter. Mais il était aussi un « *fêtard endurci* »⁶ et un « *joueur effréné* »⁷. A la longue, ayant dépensé toute la fortune de sa femme, il dut hypothéquer ses propriétés ; en 1914, il vivait seulement d'emprunts ; il était alors « *criblé de dettes et poursuivi par ses créanciers* »⁸.
- 10 En 1917, la famille de Miléant quitta Nice pour Genève. En 1918, il fallut se résigner à vendre le château des Charmilles, totalement hypothéqué. Ruinés, les Miléant s'installèrent dans un modeste hôtel où Olga mourut le 16 février 1919.
- 11 La carrière d'homme entretenu et insouciant, menée jusque-là par le comte de Miléant aurait pu s'arrêter là, mais une nouvelle chance s'offrit à lui. Il commença par se débarrasser d'un fardeau qui l'encombraient en abandonnant les quatre enfants adoptés jadis. Plus tard, une des filles recueillies, devenue sténo-dactylo, tuberculeuse, soignée dans un sanatorium de Leysin, essaya en vain de renouer le contact avec son père qui se déroba délibérément⁹.
- 12 En fait, le comte, avant même la mort de sa femme, avait trouvé une maîtresse fortunée. Cette dernière était une Allemande, née Irma Schrotberger, le 12 novembre 1884 à Passau.

Elle avait contracté un mariage avec un Johann Fruhstorf qui lui avait donné un fils. Divorcée et naturalisée suisse, elle disposait d'une importante fortune. L'origine de celle-ci apparaissait obscure. Miléant faisait croire que le père de son amie était un opulent industriel suisse¹³. La réalité était autre. Irma, à en croire la police, avait peut-être exploité une maison de tolérance à Genève avant 1914. Plus grave, les Suisses la soupçonnaient d'espionnage. Elle fréquentait en effet d'authentiques agents secrets allemands ou bolcheviks ; elle aurait reconnu être entrée en France en 1917 avec un faux passeport et avoir noté les mouvements de troupes dans la région de Chalons. Arrêtée en Suisse, elle avait bénéficié d'un non-lieu le 2 décembre 1918. En tout cas, pour les autorités françaises, elle était « *extrêmement suspecte au point de vue national* »¹⁴.

- 13 Une photographie de 1924, conservée dans un dossier de police, montre une femme au visage rond et apparemment dépourvue de grâce. Les policiers la disaient « *très instruite et roublarde, originale et dépensière* »¹⁵. Miléant, qu'une autre photo montre mince et délicat, doté de traits fins, épousa Irma à Londres.
- 14 Le couple revint sur la Côte d'Azur, à Monte-Carlo d'abord, puis au château de Fabron hypothéqué depuis l'avant-guerre. Le comte de Miléant remboursa alors une partie de ses anciennes dettes, agrandit son domaine, embellit le château en revêtant les murs de marbres précieux et le vendit. En 1921, il acheta une somptueuse propriété niçoise, la Villa Vigier, inspirée de la Ca d'Oro, édifiée sur le Grand Canal de Venise. Ce palais avait jadis appartenu à une grande cantatrice, Sophie Cruvelli, par son mariage devenue vicomtesse Vigier, organisant chez elle des concerts privés donnés par les plus grands solistes internationaux.
- 15 Le comte de Miléant essaya de ressusciter cette activité artistique et organisa de superbes fêtes que la haute société bouda, comme si le comte n'était pas digne d'être fréquenté. Cependant Miléant bénéficiait de puissantes protections, celles du préfet, du procureur de la République et surtout de son avocat, Anatole de Monzie, influent homme politique, souvent ministre, classé à gauche, ayant connu son client en Suisse pendant la guerre et soupçonné d'avoir été lui aussi l'amant d'Irma. Malgré cet appui, les policiers niçois restaient très méfiants. Ils se demandaient comment un homme ruiné en 1917 pouvait vivre sur le plus grand pied en 1924. Ils cherchaient en vain l'origine des fonds que son épouse allait retirer deux fois par mois à Genève. C'était là des « *faits très troublants* » ; « *la plus grande réserve s'impose à l'égard de ce personnage* »¹⁶.
- 16 On peut comparer le destin du comte de Miléant à celui de Paul Vérola. Ce dernier, né à Nice le 12 juin 1863, dans une famille de la moyenne bourgeoisie, voulut, une fois son baccalauréat obtenu, devenir écrivain. Devant l'opposition de ses parents qui lui coupèrent les vivres, il dut chercher du travail et entra au service du prince Nicolas d'Oldenbourg, petit-fils du tsar Paul Ier et cousin du grand-duc régnant d'Oldenbourg. Paul Vérola remplissait les fonctions de secrétaire du prince et de précepteur de la plus jeune de ses filles, Alexandra.
- 17 Entre le professeur et son élève, sa cadette d'un an, naquit un tendre sentiment. La différence de niveau social suscita l'opposition du prince d'Oldenbourg. Mais Alexandra, très amoureuse du jeune Niçois, svelte, au regard vif, au visage régulier encadré d'une courte barbe et de cheveux ondulés, ne se laissa pas circonvenir. Elle se convertit au catholicisme et épousa en 1885 l'homme qu'elle aimait. Il semble que l'union fut heureuse ; deux enfants au moins naquirent ; Paul ne cessa de célébrer son épouse par des vers d'amour et de dire, par le même langage, l'affection qu'il portait à sa fille et à son fils.

- 18 Peu après le mariage, le couple s'installa à Paris. Paul Vérola, dégagé de toute contrainte grâce à la fortune de sa femme, vivant dans un appartement richement décoré, put s'adonner totalement à l'étude et à la littérature. Il écrivit une œuvre abondante d'inspiration symboliste comprenant des romans, des volumes de poésie, des pièces de théâtre en vers¹⁴. La critique accueillit très favorablement cette production. La personnalité de Vérola, artiste exigeant, évitant les mondanités pour se consacrer à l'écriture, érudit, passionné par les débats philosophiques, littéraires, politiques, inspira toujours des commentaires sympathiques. A sa mort, survenue en 1931, Raoul Ponchon écrivit dans *le Figaro* :

« C'était un être doux et bon, ne connaissant ni la haine ni l'envie. Dur pour lui-même, indulgent pour les autres. On ne pouvait l'approcher sans l'aimer, tellement on était sûr d'avoir un brave homme devant soi »¹⁵.

- 19 Les deux hommes dont on vient de retracer rapidement le parcours entamèrent leur destinée dans des conditions voisines en se mariant au-dessus de leur condition. Mais si l'un, le comte de Miléant, devint un authentique rastaquouère, avec le regard critique qu'impliquait un tel statut, l'autre, Paul Vérola, bénéficia de l'estime générale. Aussi faut-il rechercher les conditions qui engendraient une telle différence et illustrer cette analyse par d'autres exemples, ceux-là puisés principalement dans la littérature.
- 20 Le premier caractère du rastaquouère, surtout dans l'acception du terme au sens de « gigolo », est de se situer très en-dessous de la personne qu'il sert.
- 21 De cette réalité, Jean Lorrain donne de nombreux exemples dans ses romans situés sur la Côte d'Azur :

« Et des croupiers épousés par des millionnaires yankees, et des tziganes enlevés par des princesses, et des ex-marmitons devenus secrétaires de princes, et des pianistes déconcertants pour tous les concerts intimes (...), des artilleurs aimés par de grandes altesses, des cochers pour baronnes moscovites et des Alpins pour boyards nihilistes, théosophistes et voyageurs »¹⁶.

« Et des anciens croupiers, valets de cartes transparentes enrichis sur le tard par de justes noces avec quelques tenancières ; jolis garçons épousés en 1870 pour leurs beaux yeux et tenant aujourd'hui en laisse le chien de Madame, que l'on pousse dans une petite voiture ; marquis italiens ruinés (...) aux gages de quelques comtesses péruviennes ou baronnes cacatoès, vieux aras des Antilles plus empanachées d'aigrettes, de ruches et de boas encore que d'années et remorquant leur arrière-train coupable aux bras cambrés du sigisbée »¹⁷.

- 22 Jean Lorrain met en scène une dame fortunée invitant son compagnon à l'accompagner à Cannes ; l'intéressé se montrant peu enthousiaste, la dame se fait explicite :

« Naturellement, Monsieur-la-Grimace, vous n'avez pas à vous occuper de la question gros sous. Votre Lili en a pour deux »¹⁸.

- 23 Les types les plus fréquents de rastaquouères qu'offre la littérature sont des gens de service, cuisiniers, valets, cochers, croupiers, ainsi que des artistes de second ordre, de jeunes ambitieux aux origines incertaines et parés de faux titres, des médecins marrons, des escrocs avérés, des individus présentant quelque originalité physique ou psychologique comme cet individu exhibé par le malsain prince Noronsoff, héros de Jean Lorrain :

« La nudité historiée et bleuâtre d'un homme tatoué, le corps musculeux et comme brodé de fines arabesques d'un lutteur de foire, ramassé on ne sait où, au marché des Ponchettes »¹⁹.

- 24 Très appréciés aussi étaient les matelots :

« Fanfarons, communicatifs et hâbleurs, une joie dans leur œil luisant, la joie du matelot en bordée (...), ils vont souriant aux servantes, l'air de pirates bons enfants. Tannés par les embruns, le teint cuit et robustes, ils ont gardé dans leurs prunelles le bleu profond de la Méditerranée et le gris changeant de l'Océan ; ils sentent le goudron, la liberté et le large ; et leur démarche en chaloupe, le balancement rythmé de leur carrure caressante, la hardiesse de leurs gestes sont la gaieté de la rue, la stupeur amusée du passant »²⁵.

- 25 Ces individus étaient engagés pour remplir des fonctions diverses, afin de donner un change dont personne n'était dupe. La tâche de secrétaire était la plus fréquente. Mais la réalité évidente des relations entre protecteurs et protégés se trouvait bien suggérée par Georges Maurevert et Emeran du Maine peignant *«la belle Madame Vallotin, plus blonde à soixante-cinq ans que son secrétaire qui n'en paraissait pas vingt »*²⁶. Dans *le Crime des riches*, Jean Lorrain évoque une dame ayant *«marié ses filles selon son cœur »* et hébergeant tout le monde chez elle²⁷.
- 26 Le comte de Miléant et Paul Vérola se situaient dans une situation sociale et financière bien inférieure à celle des femmes qu'ils épousèrent. Mais si le premier de ces hommes était bien considéré comme un authentique rastaquouère, le second échappait à cette qualification. C'est donc que la différence sociale ne suffisait pas à caractériser le rastaquouérisme.
- 27 Les jeunes ambitieux qui recherchaient une compagne ou un compagnon mieux nés qu'eux n'étaient guère mus que par cet objectif, par le goût de l'argent et le confort que celui-ci procure. Dans cette quête, les sentiments, les scrupules et la délicatesse n'avaient pas de place. Peu importaient l'apparence, l'âge et la réputation de celle ou de celui qui pouvait offrir le bien-être matériel.
- 28 L'honnête Vérola semble avoir aimé sincèrement sa princesse décrite au surplus comme charmante : c'est cet amour qui lui vaut d'avoir échappé à l'étiquette infamante. En revanche le gigolo Miléant épousa d'abord une infirme laide et petite, puis une femme au physique grossier, au passé trouble, peut-être tenancière de maison close ou espionne. Jean Lorrain peint un jeune homme ambitionnant de trouver *« une vieille rombière cossue, dévorée de spleen et d'eczéma, et à la recherche d'un consolateur solide, lettré ou faisant profession de l'être »*. Un ami le mettant en garde contre *« le spectacle quotidien de ces bastions croulants et de ces ossements blanchis »*, le jeune aspirant gigolo répond :
 « On est brave quand on est jeune ! Il y a des moments désagréables à passer dans la vie. Je veux bien acheter cher mon luxe pourvu qu'il soit suffisant (...). Je n'hésiterai pas à épouser le sac et la rombière »²⁸.
- 29 Le jeune devait souvent composer avec la volonté de sa protectrice. Miléant adopta quatre enfants qu'il se dépêcha d'abandonner après la mort de sa femme, preuve de son absence de cœur et de toute fibre sentimentale. En revanche, Vérola se montra père attentif, désespéré par le décès de son jeune fils et promettant à sa fille que, contrairement aux usages de l'aristocratie russe, elle serait totalement libre de choisir son futur époux.
- 30 Quand le gigolo prenait de l'ascendant sur sa compagne, il se montrait exigeant, autoritaire, désinvolte. Maurevert et du Maine évoquent ainsi une richissime Américaine devenue le jouet de son jeune secrétaire-amant :
 « Ses ordres devinrent des supplications, sa domination de l'obéissance ; elle tombait à l'état de maîtresse ; bientôt Eric se permit de lui manquer autant de respect en public qu'il avait charge de lui en manquer dans l'intimité »²⁹.

- 31 Les mêmes auteurs relèvent aussi une autre fréquente réalité : les gigolos, lassés de la compagnie de leurs maîtres âgés, trompaient ceux-ci ; « *ces adolescents se consolait dans les bras des petites alliées des exigences de leur profession* »³¹. Jean Lorrain dit d'un de ses héros au service d'une vieille femme : « *il la bat comme plâtre et la trompe avec toutes les souillons des brasseries voisines* »³².
- 32 Le calcul, la malhonnêteté, l'escroquerie n'étaient pas rares. Si Vérola était pétri de scrupules moraux et vantait dans ses œuvres les valeurs spirituelles qui doivent fonder toute vie en société, Miléant semble n'avoir eu pour passion que l'argent, acquis de n'importe quelle façon. Lorrain met en scène un bel inconnu qui se présente comme un noble Espagnol, séduit une riche marquise et parvient à lui subtiliser ses bijoux³³.
- 33 Dans *le Crime des riches*, un couple princier de Thuringe, hivernant à Nice, s'éprend de deux jeunes musiciens italiens grâce à « *l'enveloppement de leurs œillades câlines, le charme dangereux de leur voix persuasive et de leurs gestes caresseurs* »³⁴. Le prince compose des poèmes d'amour pour son compagnon transalpin et la princesse écrit des lettres de même inspiration à son propre amant. Les deux artistes, munis de ces précieux papiers, se mettent à l'abri à Vintimille et demandent une forte somme aux épistoliers imprudents, sous peine de tout révéler au gouvernement et aux journaux d'opposition de Thuringe.
- 34 L'instabilité de l'emploi guettait toujours les jeunes ambitieux. Ceux-ci, d'ailleurs, n'étaient souvent retenus par leurs employeurs que pour de brèves périodes : « *hochets d'une journée ou pantins d'un soir* », comme disait Lorrain³⁵. Le même auteur précise :
« Ce sera la passade à l'heure ou à la nuit avec les croupiers de cercle, les musicanti, les cochers de grande remise et les coureurs de vélodromes, clientèle habituelle de toutes les vieilles belles échouées en Riviera »³⁶.
- 35 Aussi le rêve de tout gigolo était-il de durer en se faisant apprécier et de pérenniser sa situation par le mariage, quand il offrait ses services à une femme. Celui qui parvenait à ses fins s'assurait une vie oisive et luxueuse ; il pouvait parader dans des vêtements de grand faiseur, parfois un peu plus voyants que le permettaient les règles du goût, car les parvenus ne venaient pas toujours d'un milieu raffiné et les maîtres n'avaient pas forcément le courage de les éduquer. Aussi Jean Lorrain pouvait-il dire d'un homme qu'il était « *cravaté, vêtu, lingé comme un rasta* »³⁷.
- 36 La journée était ponctuée par des réceptions, des fêtes, des parties de tennis, des spectacles. Le rastaquouère, attaché à son maître, ne bénéficiait guère de libertés. Maurevert et du Maine citent un vieux prince russe qui, « *craignant la solitude et aimant la jeunesse* » installait auprès de lui un jeune et beau danseur de la troupe de Diaghilev et lui laissait peu d'autonomie³⁸. Plus tyrannique encore, un personnage de Lorrain, le comte Sternoskef, après une vie de séducteur, prenait les femmes en horreur, se terrait dans sa propriété de Nice et ne supportait que la compagnie d'un secrétaire, payé royalement mais ne pouvant quitter le comte à aucun moment du jour et de la nuit : « *Il faut être né à genoux pour ne pas mourir à la tâche* »³⁹.
- 37 Il est bien évident que l'une des premières fonctions du gigolo était de satisfaire l'appétit sexuel de son maître. Maurevert et du Maine brossent le portrait d'une riche Américaine résidant à Cannes, quatre fois veuve et ayant engagé comme « secrétaire » un jeune et beau sportif :
« Mrs Oldham lui demandait, suivant l'heure ou le jour, d'exercer successivement toutes les qualités physiques ou morales de ses quatre maris. Pour les qualités

physiques, il s'en arrangeait assez bien, mais les qualités morales l'embarrassaient beaucoup plus»³⁸.

- 38 Le personnage bien réel de la grande-duchesse Anastasia de Mecklembourg-Schwerin, évoqué par plusieurs chroniqueurs de la Belle Epoque, a pu inspirer les écrivains. Le grande-duchesse, surnommée «*la filet ravageur*», hantait les bars et les casinos, choisissait un serveur ou un croupier, conduisait celui-ci dans sa luxueuse propriété d'Eze et le libérait trois jours plus tard, «*aphone, exsangue, les jambes molles et soucieux, avant tout, de retrouver au plus tôt une couche solitaire*»³⁹. A la fin de sa vie, la noble séductrice s'attacha plus longuement les services d'un croupier du casino de Beausoleil et lui légua sa propriété. Jean Lorrain l'a peut-être prise comme modèle quand il prête ces paroles à une aristocrate allemande qui avoue la passion et le mépris que lui inspire à la fois son amant américain :

« On n'aime pas la duchesse d'Ebernstein, on en est l'amant. Oui, c'est ainsi, je n'ai aucune illusion sur Thomas Barrett, je le méprise et je l'adore : c'est de la bassesse, mais c'est aussi de l'amour. Le mépris n'exclut pas la passion, au contraire, et les manuels d'éducation pour jeunes filles établissent seuls qu'on ne peut aimer que ce qu'on estime »⁴⁰.

- 39 Le genre de vie menée par le comte de Miléant correspondait tout à fait à celui des rastaquouères. Les policiers le décrivaient bien comme le séducteur de sa première épouse disgraciée qu'il avait enlevée, puis, avant même le décès de celle-ci, l'amant de la femme fortunée qu'il épousa en secondes noces. Miléant était aussi un jouisseur impénitent, perdant au jeu la fortune de sa première épouse, organisant des fêtes somptueuses et des concerts de grande classe. Par opposition, Paul Vérola, si estimé de ses contemporains, vivait dans une studieuse retraite, ne se passionnait que pour les débats intellectuels et réservait tous ses efforts à la rédaction de son œuvre littéraire.
- 40 Les rastaquouères formaient un groupe hétérogène par ses origines nationales, par les expériences et les éventuels parcours professionnels antérieurs. Mais ce groupe présentait aussi des traits communs : la modestie des revenus de ses membres ou même la pauvreté, l'ambition et la volonté d'acquérir un statut meilleur, l'utilisation à cette fin d'un physique avenant qui se trouvait en quelque sorte monnayé, l'absence de scrupules pour obtenir le succès, l'amoralité ou même la malhonnêteté, une volonté de jouissance et un individualisme exacerbé qui conduisaient à refuser toute charge, surtout la paternité.
- 41 Les rastaquouères profitaient d'autant plus de leur fortune passagère qu'ils savaient celle-ci fragile. Quand ils cessaient de plaire, qu'un rival les remplaçât ou que l'âge les rendit moins attirants, ils étaient rejetés et ramenés à leur condition première. Les plus exposés à la précarité étaient les plus frustes, ceux qui connaissaient peu les usages du monde et ne servaient que quelques heures ou quelques jours au délassement sensuel de leurs riches protecteurs. En revanche, les jeunes qui savaient tenir leur place en société, s'habiller avec goût, poursuivre une conversation, servir de partenaire au tennis, accomplissaient des carrières plus longues et, dans le meilleur des cas, épousaient leur protectrice fortunée.
- 42 Mais, en règle générale, les rastaquouères et leurs maîtres formaient des couples disparates, par l'origine sociale et les revenus, par l'âge, par les comportements ; les gigolos devaient de montrer soumis ou devenaient à leur tour tyranniques quand ils parvenaient à prendre le pas sur un employeur trop faible ou trop amoureux.
- 43 La plupart de ces traits maintenaient les rastaquouères dans une marginalité sociale et morale. Dans le monde fortuné où ils évoluaient, ils demeuraient d'anciens pauvres, des

parvenus devant leur ascension due non à quelque réussite professionnelle, mais aux plus éphémères et aux plus troubles des atouts qu'ils possédaient, la beauté, le charme, l'attirance physique.

- 44 Le regard que les riches hivernants portaient sur ceux d'entre eux qui entretenaient un gigolo pouvait être amusé ou légèrement critique, mais la désapprobation restait généralement mesurée car tous appartenaient à une même caste, liée par les mêmes codes, les mêmes intérêts, les mêmes comportements.
- 45 En revanche, les riches considéraient souvent avec mépris les stratégies de conquête des jeunes ambitieux, leur recherche désespérée de la sécurité matérielle, leurs éventuelles fautes de goût, leurs écarts de toute nature. La possession exercée sur un gigolo et même l'attachement sentimental à celui-ci n'excluaient pas forcément un certain dédain à l'égard du parvenu que l'on comblait. Peut-être, dans certains cas, ce dédain était-il une forme inversée du dégoût qu'inspiraient leurs propres comportements à ces maîtres puissants et arrogants, plus ou moins conscients de s'abaisser, d'obéir à leurs sens et de choyer des individus peu dignes de telles attentions.
- 46 Les rastaquouères demeuraient aussi des marginaux aux yeux du grand public. La presse, les romanciers, les guides touristiques mettaient en garde contre ces jeunes intrigants cachant leurs desseins méprisables derrière de beaux vêtements, des manières affectées, des titres usurpés. La police surveillait attentivement certains individus jugés dangereux.
- 47 Ainsi, même quand ils atteignaient leurs objectifs, quand ils assuraient leur sort par un mariage, quand ils s'intégraient matériellement aux couches supérieures de la société, les rastaquouères n'obtenaient pas la considération de leurs contemporains et restaient, malgré l'aisance et le luxe, des marginaux.
-

NOTES

1. - A. Lacoste et G. Peri, *Nice pratique et pittoresque*, Guide Bleu, Nice, 1888.
 2. - Lettre à Willy, cité par Pierre Kyria dans sa préface au *Vice errant*, 1902, réédition Lattès, Paris, 980.
 3. - Jean Lorrain, *Le Crime des riches*, 1905, réédition les Introuvables, l'Harmattan, Paris, 1996, p. 34.
 4. - Rapport du 22 mars 1921, Archives départementales des Alpes-Maritimes, 4 M 1331.
 5. - Rapport du 15 juillet 1922, *ibid.*
 6. - Rapport du commissaire spécial de Nice, 14 janvier 1919, *ibid.*
 7. - Rapport de la police d'Etat de Nice, 18 octobre 1924, *ibid.*
 8. - Rapport du commissaire spécial d'Annemasse, 6 juillet 1922, *ibid.*
 9. - *Ibid.*
 10. - Cf ; Georges Favre, *La vicomtesse Vigier*, Picard, Paris, 1979, p. 101.
 11. - Rapport du commissaire spécial d'Annemasse, 6 juillet 1922, ADAM, 4 M 1331.
 12. - Rapport du 22 mars 1921, *ibid.*
 13. - Rapport de la police d'Etat de Nice, 18 octobre 1924, *ibid.*
-

14. - Cf. Ralph Schor, *Paul Vérola. Une vie. Une oeuvre*, Alandis, Nice, 2001.
 15. - Raoul Ponchon, *le Figaro*, 1^{er} mai 1931.
 16. - Jean Lorrain, *Le Crime des riches*, 1905, réédition les Introuvables, l'Harmattan, Paris 1996, p. 32.
 17. - *Ibid.* p. 100.
 18. - Jean Lorrain, *Le Poison de la Riviera*, 1911, réédition la Table Ronde, Paris, 1992, p. 135.
 19. - Jean Lorrain, *Les Noronsoff*, 1902, réédition la Table Ronde, Paris, 2002, p. 76.
 20. - *Ibid.* p. 77.
 21. - Georges Maurevert et Emeran du Maine, *Eros et la Riviera*, Ed. Radot, Paris, 1927, p. 134.
 22. - *Le Crime des riches*, *op. cit.* p. 28.
 23. - *Le Poison de la Riviera*, *op. cit.* p. 137-139.
 24. - *Eros et la Riviera*, *op. cit.* p. 64.
 25. - *Ibid.* p. 43.
 26. - *Le Crime des riches*, *op. cit.* p. 30.
 27. - Jean Lorrain, *L'Ecole des vieilles femmes*, Ollendorf, Paris, 1905.
 28. - *Le Crime des riches*, *op. cit.* p. 111.
 29. - *Les Noronsoff*, *op. cit.* p. 77.
 30. - *Le Crime des riches*, *op. cit.* p. 48.
 31. - *L'Ecole des vieilles femmes*, *op. cit.* p. 252.
 32. - *Eros et la Riviera*, *op. cit.* p. 50.
 33. - *Le Vice errant*, *op. cit.* p. 99.
 34. - *Eros et la Riviera*, *op. cit.* p. 19.
 35. - Robert Corvol, *La Côte d'Azur à la Belle Epoque*, Fayard, Paris, 1958, p. 140.
 36. - *Le Crime des riches*, *op. cit.* p. 48.
-

RÉSUMÉS

Le mot rastaquouère était employé dans la France de la Belle Epoque pour qualifier des jeunes gens ambitieux qui désirant vivre de manière oisive et luxueuse, réalisaient leur projet en séduisant de riches héritières. La Côte d'Azur était un lieu privilégié pour exercer leurs talents. La société au sein de laquelle ils évoluaient réprouvait ces comportements, et ils étaient à peine tolérés voire marginalisés. L'étude se fonde sur les parcours de deux jeunes hommes Léon de Miléant et Paul Vérola.

The word « rastaquouère » has been used in France during the « Belle Epoque » for calling young ambitions men who wishing to live in a lazy and sumptuous manner making their own plans to fascinate rich heiresses. The Côte d'Azur has been a privilège place to exert their faculties. The society in the bosom of which they volved did not approve these attitudes and they were hardly tolerated or ever considered as marginals. The study founds upon trajectoires of two young men : Léon de Miléant and Paul Vérola.

INDEX

Mots-clés : rastaquouères, oisifs, luxe, Côte d'Azur, belle époque

AUTEUR

RALPH SCHOR

CMMC - Université de Nice